

Shutter Island : le réel forclos et la logique psychotique

Anne-Angélique Zémour

Dans Shutter Island, Martin Scorsese nous plonge dans un univers mental déroutant, où le spectateur est entraîné à partager l'expérience hallucinée d'un homme confronté à l'effondrement de son monde symbolique. À travers l'histoire du marshal Teddy Daniels, le film propose une figuration cinématographique de la psychose, dont la clé se trouve dans le concept lacanien de forclusion.

Un récit structuré par le déni de la vérité

Au départ, Shutter Island se présente comme un thriller psychologique. Teddy Daniels, un marshal américain, est envoyé enquêter sur la disparition d'une patiente dans l'hôpital psychiatrique d'une île isolée. Mais progressivement, la trame policière se désagrège : les indices se contredisent, le réel devient incertain, et la quête de vérité prend la forme d'un labyrinthe mental, où chaque découverte semble piéger davantage le protagoniste.

La révélation finale renverse la perspective : Teddy Daniels est en réalité Andrew Laeddis, un patient interné après avoir tué sa femme, elle-même atteinte de troubles psychotiques. Son enquête n'est qu'un délire scénarisé, élaboré avec la complicité de l'équipe médicale, dans le but de provoquer une prise de conscience salvatrice.

Ce retournement narratif n'est pas un simple twist scénaristique. Il met en lumière une structure subjective où le sujet ne peut symboliser une vérité traumatique, et où la solution hallucinatoire et délirante vient recouvrir une forclusion originaire.

La forclusion du Nom-du-Père : un trou dans l'inscription symbolique

Le délire de Teddy Daniels est cohérent, logique, structuré, mais entièrement fictif. Il est une solution subjective à un impossible symbolique. Plutôt que de se reconnaître comme Andrew Laeddis, responsable d'un acte irréversible, le sujet se construit un scénario où il est du côté de l'ordre et de la justice.

Ce mécanisme rejoint la thèse de Lacan selon laquelle le délire n'est pas un pur chaos, mais une tentative de mise en sens du réel insensé. Le sujet psychotique n'est pas un fou perdu dans le néant, mais un sujet qui tente de rétablir une cohérence symbolique là où celle-ci a été trouée.

La fiction du marshal, l'enquête, les soupçons de complot, les décors oniriques ou kafkaïens de l'île : tout cela constitue une mise en scène délirante qui tient lieu de suppléance au Nom-du-Père forclos. Ce que le sujet ne peut intégrer comme signification — la culpabilité, la perte, l'effondrement — est déplacé dans une histoire alternative où le sens est restauré, même au prix d'une folie apparente.

Le réel comme trou, et non comme extériorité

Dans le cadre névrotique, le réel est ce qui résiste à la symbolisation, mais reste encadré par les lois du langage. Dans la psychose, le réel est intrusif, délié, sans médiation. Il surgit dans le champ de l'expérience sans être transformé par les filtres symboliques.

Dans *Shutter Island*, cette irruption du réel se manifeste par :

- des hallucinations visuelles (sa femme qui brûle, les enfants noyés),
- des scènes impossibles (pluie qui s'arrête soudain, dialogues insensés),
- des décrochages du temps et de l'espace.

L'île elle-même, lieu clos et circulaire, représente l'espace psychique d'un sujet enfermé dans son délire, incapable de sortir de son propre langage. Le réel ne peut être expulsé, car il est déjà à l'intérieur, là où un signifiant manque.

Choisir le délire ou affronter le réel ?

La fin du film, profondément ambivalente, ouvre une question vertigineuse. Teddy, après avoir semblé "guéri", demande à son psychiatre, sous-entendant qu'il feint de replonger dans son délire :

"Qu'est-ce qui est le pire ? Vivre comme un monstre, ou mourir en homme de bien ?"

Cette phrase, souvent citée, n'est pas un retournement héroïque, mais un point d'impasse subjective. Elle montre que le sujet ne peut intégrer la vérité dans le langage, qu'il préfère l'effacement (la lobotomie) à l'inscription dans le réel du manque.

La forclusion reste entière. La "prise de conscience" n'est pas tenue dans la durée. Aucun nouage symbolique durable ne peut se constituer. Il ne s'agit donc pas de choix moral, mais de structure psychotique incapable de soutenir la castration symbolique.

Cinéma de la psychose, ou métaphore de l'inconscient ?

Shutter Island met en scène une psychose délirante, structurée par la forclusion, mais propose aussi une expérience cinématographique de la division subjective. Le spectateur est plongé dans la réalité du psychotique, partage sa logique, doute de sa propre perception — exactement comme le sujet forclus doute de la consistance du monde.

Par ce procédé, le film devient plus qu'un portrait clinique : une figuration sensible du trou dans le symbolique, une métaphore du rapport entre le langage, le réel et le sujet. Dans cette lecture, Shutter Island rejoint d'autres grandes œuvres cinématographiques qui, à la manière du délire, produisent du sens à partir du non-sens, et montrent que la psychose n'est pas l'envers de la raison, mais sa limite intérieure.

